

Consommation d'un mineur belge en 1937.

Vendredi 25 juin

Nos vacances approchent. On nous gâte. Voilà que nous avons des vacances comme les gens haut placés. Six jours. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est mieux que pas du tout. Il faut le reconnaître,
5 que nous le devons à Dieu ou au Diable, il y a quelque chose de fait. Avant, il y avait les grèves. Mais, jamais un sou en poche, toujours la tête en feu, les grèves ne sont pas des vacances.

Les voilà qui approchent. Nous savons déjà qu'à tel puits on les aura à telle date; à tel autre puits, à telle autre date. Chez nous, on n'est pas encore fixé. Il était question de nous les donner du 18 au 25 juillet. En choisissant cette date, les patrons essayaient de nous extorquer le 21 juillet, jour de
10 Fête nationale. Ma foi, nous eussions été payés six jours tout de même. Mais nous perdions une fête de l'année, les patrons gagnaient un jour en plus pour la production. Nous n'avons pas accepté. Nous ne sommes pas plus catholiques que le pape ni plus royalistes que le roi, mais nous tenons à notre Fête nationale. En cela, nous nous en référons à la maîtresse brochure de Paul Lafargue: *Le Droit à la Paresse*. Et il ne nous déplairait pas de voir canoniser Judas Iscariote, pourvu que les autorités
15 ecclésiastiques et civiles nous permettent de lui rendre les honneurs en chômant le jour de sa fête.

Pour un mineur, « un jour de fête, c'est un an en plus à vivre ». Nous avons donc repoussé la proposition patronale. Nous voulons bien la semaine arrêtée, mais que nos vacances commencent à partir du 17 au lieu du 18, ou qu'elles finissent le 26 au lieu du 25. Les patrons se sont rebiffés. Ils prétendent que dans les autres bassins du pays, on fête moins dignement que chez nous la Fête
20 nationale. Les mineurs de là-bas ne chôment pas ce jour-là. Les patrons sont allés plus loin. Ils ont dit que, si nous faisons la mauvaise tête, ils ne nous donneraient nos vacances que quand il leur plairait, en septembre, par représailles. C'est leur droit. Mais s'il nous plaisait à nous également d'user de nos droits? Si nous leur disions par représailles: "Nous voulons nos vacances fin juillet ou début d'août, sinon c'est la grève"?

25 Et à une époque comme celle-ci, quand le charbon s'écoule comme de l'eau...
Cette proposition a été lancée dans le hall des bains-douches.

L'embêtement, c'est que je n'ose rien projeter.

Le 26 juin.

30 Maintenant qu'il est question de vacances, je dois songer à me revêtir. Pour toute toilette, je n'ai qu'un unique et vieux costume. C'était celui de mon père, mort depuis des années; il est usé, taché, fripé. Cette défroque m'est chère à moi aussi, mais je crois qu'elle a assez servi et qu'il est temps qu'elle prenne ses invalides.

35 Il me faut un costume neuf. Mais comment m'en procurer un? Inutile de songer à aller le chercher l'argent à la main. Le prix d'un costume passable équivaut au montant de ma paie hebdomadaire.

Et nous devons manger pourtant durant une semaine.

Pourquoi, prévoyant l'achat de ce costume, n'avoir pas économisé quelques mois à l'avance?

40 Si je parvenais seulement à payer mes dettes!

Je pourrais économiser pour une foule de choses. Un poêle (je n'en ai plus), un lit complet pour loger les copains qui viennent me rendre visite, un poste de TSF. Voilà des années que je répète:
« Je ne passerai pas un hiver sans avoir un poste ».

Les hivers passent, et pas de poste.

45 Tout le monde en a, même les plus crétins. Ils s'en servent pour s'abêtir davantage. Et à moi, à qui il serait si utile pour parfaire mon éducation, impossible de me le payer. J'ai déjà eu envie d'en prendre un à un étalage.

Le monde est mal fait. Le mérite n'est pas récompensé. Je vois des gens bêtes, mais qui ont la chance d'être nés de parents malhonnêtes, vivre dans l'aisance. Ils ont maison, meubles, costumes, poste de TSF. Ce sont des gens dont le mérite consiste en leur luxe, me regardent de très haut, si haut qu'ils ne me voient pas. Pourtant, il me semble que je leur suis supérieur. J'ai mon utilité dans la société. Je travaille doublement, je travaille des muscles et du cerveau.

Le monde est à l'envers. Si je n'avais qu'un déclic à déclencher pour tout faire sauter, je n'hésite pas un seul instant.

55 Tout ça nous éloigne du costume. Il m'en faut un et je n'aurai jamais assez d'argent disponible pour me le procurer.

Je le paierai en deux ou trois semaines. Je vais faire quelques nouveaux crans à ma ceinture.

1er juillet.

60 [...] Dimanche, les Dumont sont venus nous surprendre l'après-midi. J'ai passé quelques belles et bonnes heures en leur société. Ce sont des gens d'une intelligence supérieure et pas fiers. Cela m'a changé des vulgaires que je côtoie et des pis que vulgaires avec qui je vis tous les jours. Je les ai reconduits un bout du chemin et nous avons pris un verre ensemble en attendant le tram. Quand ils furent repartis, je me suis remis à boire. Dire que je ne puis résister à ce vice! Si encore j'avais une certaine retenue. Mais je bois au point d'en perdre mon équilibre et ma raison. Je rougis encore aujourd'hui de mon avilissement. Pourtant, je ne puis m'empêcher de le confesser. Si la plainte n'est pas un remède, c'est quand même un soulagement [...] Je ne puis même pas me payer un costume.

70 J'avais juré de ne plus mettre les pieds dans les maisons de crédit officiel. Ceux qui entrent là-dedans sont montrés du doigt comme ceux qui entrent dans les dispensaires antituberculeux ou antivénéériens. Puis, on vous exploite. On doit payer pour le crédit. J'avais donc juré de ne plus mettre les pieds dans ces maisons et, comme le temps presse, je m'étais adressé à d'autres marchands, leur demandant de me céder un costume à payer en trois ou quatre semaines.

75 Rien à faire. Partout j'ai été éconduit presque durement. Alors, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen, je suis retourné à une de ces maisons de crédit.

J'ai demandé un costume, un costume pas trop cher, un simple costume de fantaisie. On m'a demandé ma carte d'identité.

Ils m'ont montré des costumes. Pas un seul ne me convenait. Enfin, après en avoir essayé quelques-uns, j'ai demandé le prix de celui qui me déplaisait le moins.

80 -Attendez, nous allons regarder.

Ils ont examiné l'étiquette.

-475 francs.

C'est cher, leur ai-je répondu. Faut d'abord que je demande l'avis de ma femme. Je reviendrai un autre jour.

85 Je pense qu'ils auront encore du mal à me voir encore. Je me vêtirais plutôt d'une peau de bique.

Un copain à qui je contais mes déboires lâcha un pli amer au coin de la bouche:

-Dire qu'en travaillant si dur nous ne pouvons même pas avoir la satisfaction de nous payer un costume.

90 Peu après, ma femme m'a fait cette révélation:

-A Saint-Ghislain, chez Flament, on y vend du beau, du bon, du pas cher et avec facilités de paiements. Ils sont affables. Si tu t'arrêtes devant l'étalage, ils viennent te tirer par la manche et

t'embêtent tant et tant que finalement tu es obligé d'endosser un veston. Va passer ta curiosité, tu n'es pas obligé d'acheter pour cela.

95 Eh bien, c'est entendu, demain j'irai chez Flament, j'irai avec ma femme. Ma foi, si je reviens les mains nues, nous aurons quand même fait une petite balade. Il y a si longtemps que nous ne sommes plus sortis seuls ensemble. Et nous avons tous deux grand besoin de prendre l'air.

Le 2 juillet.

100

[...] Aller à Saint-Ghislain, c'est en quelque sorte aller en pèlerinage. Saint-Ghislain était un but de promenade quand nous n'étions que fiancés. Nous nous arrêtions à tous les étalages et formions nos projets de ménage.

Pauvres chères illusions!

105

Notre mobilier n'est fait que de déchéances cédées par des parents ou d'autres vieilleries achetées à Pierre et à Paul. Et il nous manque encore beaucoup.

Je dois dire que tous les ouvriers ne sont pas comme moi. J'en connais qui, avec un salaire moindre que le mien, ont un mobilier convenable et qui s'habillent bien, si l'on tient compte de leur condition d'ouvrier.

110

Nous avons donc pris le tram pour Saint-Ghislain. Arrivés à la grand-rue, c'était fatal, nous nous sommes arrêtés aux étalages et les vieilles illusions nous sont revenues.

Il nous faudrait un poêle, une lessiveuse électrique, un lit complet, un poste de TSF.

Et comme Perrette...

Si je réussis le coup que je pense, nous bazarçons nos antiquailles et...

115

Que voilà une belle salle à manger! Et ce salon. Et cette chambre à coucher.

Oui, mais il ne s'agit pas de rêver. Aujourd'hui, c'est un costume que nous sommes venus chercher. Et, malgré tout ce qu'il pourrait y avoir de tentant aux étalages de luxe, nous n'avons que 100 francs en poche. Allons sans détour jusque chez Flament. [...]

Voilà le bonhomme qui s'amène.

120

-Bonjour, monsieur dame, on vient faire son choix?

-Be... on est venu faire un tour et on regarde en passant.

-Oui. Il fait bon aujourd'hui n'est-ce pas?

-Oui.

-Et on est venu faire un tour, la journée finie? On travaille?

125

-Oui.

-Vous savez, il y a encore plus de choix à l'intérieur.

-C'est que nous n'avons pas de sous.

-On ne paie pas pour entrer. Ce n'est pas comme au cinéma.

-Ecoutez. Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Il me faut un costume, mais je n'ai pas l'argent sur la main. Si vous pouvez m'en céder un avec 100 francs d'acompte et 50 francs toutes les semaines...

130

-Nous ne faisons plus de crédit. Mais il y a des maisons qui le font.

Et nous sommes partis [...]

Constant Malva, *Ma nuit au jour le jour*, Paris, Maspéro, 1978, p. 82-90.